

Notre incapacité à pardonner quand on le voudrait est l'une des croix les plus lourdes que l'on puisse porter. Elle peut accabler notre esprit et faire peser sur nous un sentiment d'échec et de culpabilité. Comment pouvons-nous nous aider mutuellement à porter cette croix pour arriver à réaliser, en un moment de libération, que le poids de la croix n'est que le fardeau d'une illusion ?

Le désir de vengeance (que nous appelons parfois "justice") est compréhensible lorsque quelqu'un nous a fait du mal. Mais c'est rarement un choix que nous faisons. Parfois c'est un sens du devoir (dans une culture de vendetta) ou notre réaction instinctive et blessée lorsque notre offre de réconciliation a été refusée. Comme l'a montré la Commission Vérité et Réconciliation après l'apartheid, la plupart des victimes ne veulent pas avant tout se venger pour voir leur oppresseur souffrir. Elles veulent entendre une confession, une reconnaissance que l'agresseur était responsable de la douleur infligée. Apparemment, c'est donc le refus d'admettre sa culpabilité qui déclenche la colère extrême de la vengeance qui, paradoxalement, blesse encore plus la victime que le coupable.

Le pardon et la réconciliation sont deux étapes distinctes dans le processus de guérison des blessures et des trahisons. Le pardon n'est pas une grâce que nous accordons mais l'intégration dans notre être profond du sentiment d'avoir été rejeté et offensé (en tant que victime ressentie comme telle). Le pardon est la guérison d'un sentiment de trahison chez la victime - un sentiment qui conduit souvent au mépris de soi et à un sentiment d'indignité. Au plus profond de la nature humaine se trouve l'attente que nous devrions être, et que nous serons, traités avec justice. Chaque fois que cette attente est trahie, nous sommes plongés dans la confusion et nous ne voyons pas clairement où se situe la responsabilité. Nous diabolisons la personne qui nous a blessé ou déçu. Nous accusons la mauvaise personne. Ou alors nous nous accusons nous-même.

Tout cela provoque un bouleversement intérieur. Lorsque nous essayons de méditer, nous nous heurtons rapidement à ce bouleversement comme à un obstacle majeur, comme un avion se heurte à des turbulences. Si nous arrivons à persévérer, la puissance de l'attention pure peut pénétrer et commencer à le faire fondre. Mais nous aurons probablement encore besoin de le partager avec quelqu'un qui peut nous prêter attention ou que nous payons pour nous accorder son attention. Le pardon progresse alors par le retrait de nos projections. Ensuite, nous demandons intérieurement à la personne avec laquelle nous sommes en conflit : "Pourquoi m'as-tu frappé ?" C'est la question que Jésus a posée au soldat qui l'a frappé lors de son procès. C'est là que nous commençons à changer.

La compréhension de l'autre s'ouvre et grandit bientôt en bienveillance. Il suffit d'apercevoir la douleur, le trouble de son âme, la croix que porte en elle la personne qui nous fait du mal. Le désir de vengeance ou de la vouer aux gémonies cède alors la place à une bienveillance que nous appelons le pardon des ennemis.

Le Carême est une bonne période pour faire l'inventaire et l'histoire de nos relations afin de voir si nous avons besoin de ce pardon. C'est une période pour s'alléger. Ce faisant, nous comprenons mieux notre relation aux autres. Et nous pouvons faire face à ce que nous fuyons habituellement. Il en résulte une liberté affective, une légèreté de cœur et une conscience libérée.

Laurence Freeman, osb